

DOLOR

« Saule, Saule, qui me
persequeris? »

I

Salut, frères, attachés à la patrie au
delà de tous périls.

J'aime votre cœur, où se reflète la
grâce de votre intelligence.

Les gouverneurs des nations sont en
belle humeur, chacun de nous sait que
leurs paroles ne sont basées que sur
une éternelle tromperie.

Dans le bruit d'une grande métropole
se perdait la timide voix de la justice.

Le bûcheron chante toujours et ar-
rache le vieux chêne, les oisillons pleu-
rent dans leur nid, la mère tremble
pour leur vie.

O mes frères! notre arbre se déraci-
ne, mais je vois sur lui une étoile nou-
velle s'épanouir.

Seigneur! Ta justice n'est pas injuste,
elle fera lapider nos ennemis un jour.

Mes frères, l'épée de l'ennemi ne me
chassera point de mon jardin, je m'y
laisse prendre comme l'oiseau par la
glu.

II

Hélas! ma vie n'est pas tissée d'espoir
et de lumière.

Devant l'impie j'aime mieux me ré-
volter que me soumettre.

La résignation ne désarme point ton
assassin; comme Samson, écrase-le avec
la mâchoire d'âne.

O sublime fortune, tu es plus fugitive
que l'hirondelle, plus changeante que
la lune.

La révolution est divine, comme celle
des astres mesurée dans la grande har-
monie.

Coupez les ailes à l'Amour, quand
vous n'y trouvez point la douceur d'une
félicité et une céleste flamme.

III

Heureux celui qui peut tempérer la
chaleur de ses sentiments: le liquide qui
se refroidit lentement dans la coupe ne
la fait pas éclater.

J'aime ma fortune, mais j'aimerais
mieux la perdre, que voir la patrie tom-
bée en ruine.

O patrie, que le canon gronde! la
Mer-Noire, qui est entre moi et toi, ne
peut point éteindre la flamme de l'a-
mour que j'ai pour toi.

Je fonds en larmes, je vois mon étoile
qui avance toujours, hélas! elle n'ap-
prochera jamais de ma maison.

Dieu sauveur, efface les ombres qui
Te couvrent à ma vue.

IV

O Patrie, ton amour est plus fort que
toute la tyrannie de l'impie.

Je suis comme un oiseau sans nid,
une fleur sans racine.

A quoi bon avoir des yeux pleins de douceur et sans la lumière!

A quoi bon mourir plusieurs fois! Seigneur, je ne veux point aller plus haut que le paradis.

V

Dans ma maison délabrée je suis triste comme une lampe funéraire.

Cent fois je suis mort, mais mon âme est toujours vivante pareille à l'œil d'une étoile plein de flamme.

Je cherche l'hospitalité dans la terre promise. Je n'y goûterai point la paix, si l'épée au fourreau ne doit plus dormir.

VI

Dieu de la beauté, j'adore Ton génie, qui à l'artiste inspire la douceur de l'harmonie.

Hélas! ma fortune est changeante comme les reflets de beaux yeux.

O ma mère! dans le charme de ton regard je rêve le beau ciel d'un paradis.

Je parle, au nom de la Patrie; avec mes doigts tremblants je cueille des lauriers pour la tête de nos martyrs.

Ma mère, ta beauté s'envole, beauté plus délicate que l'arôme des fleurs.

Dans la prairie abandonnée, l'alouette est sans nid et la violette sans parfum.

Nos martyrs qui sont tombés dans la guerre, avec leur sang et leurs reliques ont cimenté la terre bénie; une ère nouvelle y fleurit.

VII

Le prêtre dans le calice divin cherchait un destin prospère. Il y manquait du vin pour la messe;

L'aigle noir arrive de la vigne, laissant la grappe de raisin sur l'autel, pousse un cri et s'en va.

Le prêtre relève sa main, et bénissant le raisin fait du vin pour le saint sacrement.

Une auréole entoure l'église, Dieu rend au peuple pieux la liberté.

L'épée du tyran tombe en cendre, la prière du peuple fait mourir les assassins avant qu'ils achèvent leurs boucheries.

VIII

J'aime les bois parfumés et leurs trésors, les fleurs et les nids.

Je songe au vieux chêne, à l'humble violette qui dans l'ombre fleurit.

J'aime voir la colombe ouvrant ses ailes sur l'Ararat et tendant l'olivier à ma Patrie.

Hélas! dans le rêve doré, toujours l'espoir perfide trouble la paix de notre âme.

IX

O Pitié! tu n'es que la déesse vivante en marbre sculptée par le divin maître Michel-Ange.

Tu as un nid dans mon cœur parfumé par le dernier soupir du Nazaréen Crucifié.

O Pitié! ta voix est une doctrine divine, heureux celui qui t'écoute.

X

Je vois mes petits frères demi-nus, chacun se précipitant sur un morceau de pain sec.

N'ayez jamais peur, ô petits martyrs, l'avenir sommeille en votre douleur.

Petits martyrs, frères des étoiles, votre mémoire est douce comme le chant du rossignol.

Petits martyrs, vous avez soupiré comme tous les oiseaux dans votre printemps fleuri.

Un rire des anges vous endort, soyez sûrs, vos pères savent aussi vaincre et mourir.

XI

Là-bas sur les terrasses du Bosphore l'air est chargé d'essences de myrte et de rose.

Le Sultan, assis sur son trône doré, contre la Croix lève sa tête.

Les houris sur des tapis semés d'ambre et de rose, se moquent de nos misères et de l'Europe chrétienne.

O mes amis! il faut purger l'Arménie de ces vils bourreaux, dont les dents de vipère sont meurtrières pour nous et pour l'Europe chrétienne.

XII

Dans le champ de bataille, une brise parfumée caresse les touffes de violettes qui couvrent nos martyrs.

La serviette de l'Europe n'est point assez propre à sécher les larmes de nos yeux.

Rendons honneur aux savants martyrs, dont la plume prophétisait une nouvelle aurore au sein de la plus sombre douleur.

O mélodie nocturne, guide la caravane de nos martyrs dans la route du Calvaire.

O musiciens, quand les touches d'ivoire palpitent sous vos tendres doigts,

chantez une sublime prière pour nos martyrs.

L'impie sème notre sang, Dieu fera mûrir le grain, notre terre sera bénie comme un paradis promis.

Forgeron, il faut battre l'enclume, pour que l'Arménie se réveille à ce bruit de la délivrance.

XIII

Les sentiments sincères restent cachés dans le cœur, comme les précieuses perles au fond de la mer.

Honneur aux artistes qui, sous le feuillage vert, offrent le fruit doré de leurs pensées.

Les grandes merveilles des écrivains viennent du cœur.

La présence d'un bien-aimé dans le temps orageux nous donne bien du courage; nos pleurs mêmes nous semblent doux, essuyés par ses quelques mots touchants.

XIV

Dans ma grande et sombre douleur je m'égare, j'ai besoin d'un astre pour éclairer les jours d'un avenir doré.

O gouverneurs des empires, vous qui emprisonnez le feu sacré d'une nation martyre, vous faites naître l'incendie dans votre cœur.

O chefs des nations, rendez-nous notre patrie, nous sommes bons à gagner notre pain avec notre bras, nous ne sommes jamais à charge à l'étranger.

XV

Quel étonnant réveil, ma mère! j'ai senti que la fortune tremblait dans tes mains.

Tes pieds sur le chemin du Calvaire
se sont ensanglantés, mais tu marches
encore sans faiblir.

Laisse-nous essuyer les sueurs de la
mort qui glacent tes lèvres expirantes.

O ma mère, pour te comprendre, il
faudrait savoir lire à travers tes re-
gards qui font jaillir tes douleurs qu'on
ne peut soulager.

XVI

Peut-on soulager le pauvre désolé
dont les rêves ont perdu leurs fruits
avant d'être mûrs?

La plus belle fortune est souvent com-
me la rose, dont les aiguillons font jai-
lir le sang.

Mon frère, ton cœur est triste com-
me la fleur qui s'épanouit aux fentes
des murs du cimetière.

XVII

Mes pensées sont liées à la triste né-
cropole de mon pays.

Seigneur! soutiens mon peuple, la
charge de l'injustice est trop lourde.

Amis des assassins, levez le masque.

Apprenez à vous taire et cessez d'inju-
rier.

Devant l'Arménie crucifiée, cessez
une si basse calomnie.

XVIII

Je bénis mon Calvaire qui fait ouvrir
la porte dorée à la fortune.

Parlons, parlons avec sincérité; sous
l'ombre de la Croix, un bon chrétien
ne peut parler mal des martyrs Armé-
niens.

Quand vous dites que les bourreaux
sont maniables et les martyrs trompeurs,
vous ne pouvez jamais réussir dans
cette éloquente feinte.

Mon Dieu, que viens-je d'entendre!
Peut-on souffrir un si sanglant outrage!

On veut que l'Arménie soit coupable
et l'on refuse de l'entendre.

Amis des assassins! nous ne sommes
jamais les de porter la croix de l'Ar-
ménie, notre espoir n'est jamais déçu.

XIX

Bourreaux, poussez jusqu'au bout
votre barbarie; les nouveaux Iscariates
dans l'ombre de la Croix auront leur
merité.

Amis des assassins, vous voulez troub-
ler notre colère auguste; les tyrans de
Byzance seront bien contents dans leur
sérail doré.

Votre mérite c'est le prix du sang,
avec ça, allez acheter la terre de nos
martyrs, vous y trouverez la nouvelle
Haceldama.

Nous pleurons! Et la France avec ses
chiffons de papiers couronne la tête de
nos bourreaux et de nos égorgueurs.

O France, veux-tu faire agenouiller
le Dieu crucifié devant le Sultan du
Bosphore?

La Cilicie des Arméniens secourut la
France; or la langue dorée de la Presse
Parisienne baisant le talon d'un Enver,
aux maux de l'Arménie se déclare insen-
sible.

O bouches turques de la France, ne
vous offensez pas si nous nous plain-
drons de vous. Songez que votre injure
ne fait qu'aigrir la douleur de notre
cœur blessé.

XX

France, France! notre estime pour
toi n'a point été abranchée.

Mais ta bouche en papier pour quelle
raison avec des sentiments si bas ose-t-
elle se venger sur nous?

Vos turcs hospitaliers, sur la rue du
Péra, piétinaient l'hostie consacrée; ce-
pendant « La Croix », presse des religi-
eux catholiques, soutient encore ces bar-
bares et leur chante les hosannas!

Ne dites pas: Pauvre Turc. Son crime
est plus grand que son hypocrite hos-
pitalité.

XXI

Le tambour Turc bat et le drapeau
Français s'incline.

Dans la Presse Parisienne les crimes
turcs sont effacés par une éponge dor-
rée.

Qui protège un criminel, étouffe en
soi-même toute la dignité humaine.

Quand, par l'amour de l'argent la
raison est séduite, le cœur s'abandonne
à des lâchetés étonnantes.

Dans ce gouverneur du Bosphore vous
croyez trop de charmes; hélas! il faut
être né criminel pour être amant des
turcophiles.

XXII

France, France! tu sais bien de quel
cœur tendre nous t'aimons; pour la
gloire de ton drapeau nous avons sa-
crifié la jeunesse de notre pays, tu de-
vrais dans leur cœur respecter l'image
de votre héroïne Jeanne d'Arc, la vier-
ge sublime.

Respect à nos martyrs! Daignez mieux
comprendre l'abominable lâcheté de
l'assassin dont l'étoile était éteinte, vous
l'avez fait rallumer.

Non, non, sur la croix, le cri de l'Ar-
ménie est assez fort pour étouffer le
perfidie murmure des farceurs.

Eh bien, doux ami de la Turquie, toi
Loti, que viens-tu nous apprendre? De-
vant la France, reine de la justice, peux-
tu couvrir la honte de ta calomnie et
de ton injustice?

O race des assassins! ta prison ne
vient point de ma liberté. Tu peux en-
core obtenir une victoire et laisser voir
partout la plus vaste nécropole.

XXIII

Pierre Loti cherche à pousser ses
chiens contre des cerfs déjà cruellement
mutilés.

Le laurier qui décore le front de
Pierre Loti, je l'ai vu baigné de notre
sang arménien.

Les chants joyeux du harem, des cris
plaintifs de l'Arménie s'unissent dans
la tête académicienne couronnée du
turban.

Pour moi toute les Aziyadés et leurs
amants débauchés n'égalent point un
seul cadavre arménien.

La Turquie elle-même a détruit sa
vigne, Pierre Loti le sage Efendi, par
ses rayons, ne peut point colorer le
raisin de Stamboul.

La jeunesse arménienne était armée
pour la France; la haine d'un turcophile
académicien en fut la récompense.

Pierre Loti, pour injurier l'Arménie, peut vanter les Ottomans comme les plus tolérants des hommes.

Pour cette brutale apologie des massacreurs, je veux citer comme réponse ce passage de Sadi, le plus grand poète de l'Iran:

« Je suis sorti de mon pays, à cause des oppressions des Turcs. Tous étaient en apparence des enfants d'Adam, mais par leurs inclinations sanguinaires et leurs ongles acérés, ils étaient semblables à des loups ».

Pierre Loti Efendi a le pied enchainé par l'amour de sa chère Aziyadé, et par ses calomnies, il ressemble à la mouche dont la patte reste dans le miel.

Cet Efendi académicien, en basouant nos coeurs d'Arméniens, fait rôtir son haschisch dans la main de ses hanènes du Bosphore.

O Loti! tu veux tenir une lampe sur la route de la Turquie; c'est trop tard, elle est déjà enfoncée dans son boubier sépulcral.

Le monde entier est troublé par des récits de l'Arménie, la mer immense de nos douleurs ne sera point colmée par une calomnie d'un Pierre Loti Efendi.

Pierre Loti Efendi, tu as joué l'air dolent sur les os de nos martyrs. Grâce à Dieu, tu n'es point Français pour nous Arméniens.

P. S. Erémian



ՔԱԶԱՄԻՐՏ ԹԱԳԱԻՈՐԸ

(Եար. տես. թզմ 1919 էջ 885)

Անտոնիոսի Պարթևաց զէմ արշաւանքի պատրաստութիւնն տեսած պարագաներուն մէջ, Արտաւազդի կատարելիք պարտականութիւնն էին ինչ որ ցոյց տուաւ բանիւ և գործով կրասոսի արշաւանքի ժամանակ. բացի մի նոր հանգամանքէ մը, որ ստեղծուած էր Հռոմի մէջ, Յուլիոս կաստուու մահէն յեսոյ, Ծերակուտի իշխանութիւնն անցեր էր անոր զօրավարներու ձեռքը, մենողի զաղափարն յաղթանակեր էր, հասարակական իշխանութիւնն աստիճանաբար կ'ամփոփուէր մէկի մը ձեռց՝ իւնիլն համեստ տիտղոսի տակ, և այդ մէկն պիտի ըլւար Հոկտափանոս Օգոստոս կայսրը: Մինչեւ այդ զաղափարի իրացործումը նախ ստեղծուեցաւ եռազետութիւնն մը. Լեպիտոս շուտով խորազիտի և ուժովի խուլ մրցմանց մէջ ընկլմեցաւ և մացին իրարու հանդէպ Հոկտափանոս և Անտոնիոս իւր փեսան, Հոկտափայի մարդը: Պատմիչը կը խորհրդածեն թէ Օգոստոս՝ զԱնտոնիոս դաւելու զիւրին միջոցը մոտածեց այդ զուգաւորութեամբ: Անտոնիոսի համբաւը ի սկզբան պատկառելի ոյժ մը կը կազմէր. Օգոստոս զգալով իւր տկարութիւնը խորամանկութեամբ յեցաւ Ծերակուտի հեղինակութեան վրայ, իսկ Անտոնիոս միայն իւր անձի վրայ: Երկուքն համաձայնութեամբ բոլոր Հոմմէական երկիրներն իրարու մէջ բաժնեցին: Օգոստոս առաւ զիւտալիա, արևմտեան աշխարհներն, իսկ Անտոնիոս Լիւրիկէն այսինցն Դարմացիայի ափերէն բոլոր արելից աշխարհն Փոքր Ասիա, Միջագետը և Եգիպտոս: Անտոնիոսի բաժնն թէ մեծ էր և թէ հարուստ ու բարեկեր. ծովերն իրեն ձեռքն էին, որով ամենայն ժամանակ կրնար Հռոմ սովի բռնել: Փառափարութիւն, միահեծան իշխանապետութեան ոգին, հաւասարապէս կը կրծէր երկու բակամաներու սրտերը. բայց զաղափարի-